

## TOUT COMME CHEZ LUI



Mme Maussade. — Ainsi, tu as reçu une lettre de ton mari. Est-il enfin rendu à Cuba ? Que te conte-t-il ?

La fille (tirant de sa poche la lettre de son mari). — Il dit que nous ne lui manquons, toi et moi, qu'à moitié, car il se bat presque tous les jours avec des guerrillas espagnols.

## JE PENSE A VOUS

A l'amie de mon ami.

I

Je pense à vous dès que l'aurore  
Annonce au loin le beau soleil,  
Jusqu'à la nuit, jusqu'au sommeil,  
A vous toujours je pense encore,  
En vous mon cœur à toute foi.  
Aux doux battements il se livre  
En tout temps pour vous il veut vivre.  
Cora ! quand pensez-vous à moi ?

II

Je pense à vous, ayez mémoire,  
En vous cherchant partout des yeux  
Tel que Romains cherchaient leurs dieux,  
N'oserez-vous jamais y croire ?  
Je pense à vous comme au bon roi  
Qu'on idolâtre ou qu'on estime  
Penser ainsi serait-ce un crime ?  
Vous, comment pensez-vous à moi ?

18 Sept. 1898.

III

Je pense à vous jolie blonde,  
Ci, là, partout je crois vous voir,  
Et si j'écris ces vers ce soir,  
C'est que je pense à vous, Corinne,  
Car ils sont faits pour qui, ma foi ?  
Si ce n'est pour cette chère âme  
Qui mit en mon cœur cette flamme.  
Mais vous où pensez-vous à moi ?

IV

Je pense à vous, ô fille d'Eve,  
Mais pourquoi donc vous l'assurer,  
Car notre amour n'est plus qu'un rêve  
Qui fuira par s'envoler,  
En subissant la grande loi  
D'un amour vif et sans mélange,  
Je vous dirai : — Jusqu'où, mon ange ?  
Jusqu'où penserez-vous à moi ?

JEAN GASTON.

## LA MORT DE MA MERE

Le lendemain, tard dans la soirée, je voulus la revoir encore une fois. Surmontant un sentiment involontaire de frayeur, j'ouvris doucement la porte de la salle et entraï sur la pointe du pied.

Au milieu de la pièce, sur une table, était le cercueil ; autour du cercueil, dans de grands chandeliers d'argent, des cierges allumés ; dans un coin éloigné de la salle, un chanfre lisait les psaumes d'une voix basse et monotone.

Je m'arrêtai à la porte et me mis à regarder ; mais j'avais les yeux si fatigués à force de pleurer et les nerfs si troublés, que je ne distinguai rien. Tout se confondait d'une façon étrange : les cierges, le brocart, le velours, les grands chandeliers, l'oreiller rose garni de dentelles, le bandeau placé sur le front, le bonnet à rubans et une certaine chose transparente et couleur de cire qui était au milieu de tout cela. Je montai sur une chaise pour voir son visage ; mais, à l'endroit où il devait être, je retrouvai encore cette chose d'un blanc jaunâtre et transparent. Je ne pouvais pas croire que ce fût sa figure. Je me mis à considérer cette figure avec plus d'attention, et peu à peu j'y retrouvai des traits charmants et familiers. Je frissonnai de terreur lorsque je fus convaincu que c'était elle. Pourquoi ses yeux clos sont-ils ainsi enfoncés ? Pourquoi cette affreuse pâleur et cette tache noire à la joue, sous la peau diaphane ? Pourquoi l'expression de tout le visage est-elle si sévère et si froide ? Pourquoi les lèvres sont-elles si blanches, et pourquoi le pli de la bouche est-il si beau, si solennel ? Pourquoi exprime-t-il une paix si au-dessus de cette terre, qu'en le regardant je sens un frisson glacé courir sur mon corps et dans mes cheveux ?

Je regardais et je sentais qu'une force inexplicable et irrésistible attirait mes yeux vers ce visage sans vie. Je ne pouvais les en déta-

cher, et, tout en regardant, mon imagination me représentait des tableaux brillants de vie et de bonheur. J'oubliais que le corps mort étendu devant moi, que je contemplais stupidement comme si cet objet n'avait rien eu de commun avec mes souvenirs, c'était elle. Je me la représentais tantôt dans une attitude, tantôt dans une autre : vivante, gaie, souriante ; puis, tout à coup, j'étais frappé par quelque détail du pâle visage sur lequel mes yeux étaient fixés ; je me rappelais la terrible réalité, je frissonnais, mais je continuais à regarder. Les visions du passé se substituaient de nouveau à la réalité ; le sentiment de la réalité chassait de nouveau les visions, et ainsi de suite. A la fin, mon imagination lassée cessa de m'abuser ; le sentiment de la réalité s'effaça avec les visions, et je n'eus plus conscience de rien.

J'ignore combien de temps cela dura ; je serais incapable d'analyser l'état où je me trouvais ; je sais seulement que j'avais perdu le sentiment de mon existence et que j'éprouvais une sorte de jouissance sublime, triste et en même temps, d'une douceur inexplicable.

Peut-être, du monde meilleur où elle s'était envolée, sa belle âme contemplait-elle avec tristesse le monde où elle nous avait laissés ; elle voyait mon chagrin, en avait pitié ; avec un divin sourire de compassion, elle descendait sur la terre, portée par les ailes de l'amour, pour me consoler et me bénir.

LÉON TOLSTOÏ.

## UN MALHEUR

Le citadin. — Vous avez un magnifique climat dans ce pays, mon bonhomme. Quel air pur, on y respire !

Le cultivateur (se lamentant). — L'air est pur, ça c'est vrai, m'sieu. Mais il vient tous les jours des bandes de bicyclistes qui pompent tout l'air dans leurs sales machines en caoutchouc. S'ils continuent, ben sûr qu'il n'en restera plus.

## SI ELLE AVAIT SU

Une vieille dame avait traversé toute la ville pour aller voir l'une de ses amies malade. En arrivant au but de son voyage, elle fut fort étonnée de voir son amie venir, elle-même, lui ouvrir la porte de sa demeure.

— Quoi, lui dit-elle vexée, vous êtes rétablie ? Et moi qui suis venue de si loin pour vous voir !

## NOS CHÉRIS

Maman. — T'es-tu bien conduit au pique-nique ?

Jean (six ans). — Oui, maman.

Maman. — A table, tu n'as pas demandé qu'on te serve deux fois du dessert ?

Jean. — Non, maman. J'en ai demandé une fois, et comme ils ne m'ont pas entendu, je me suis servi moi-même.

## JEUNE MORALISTE

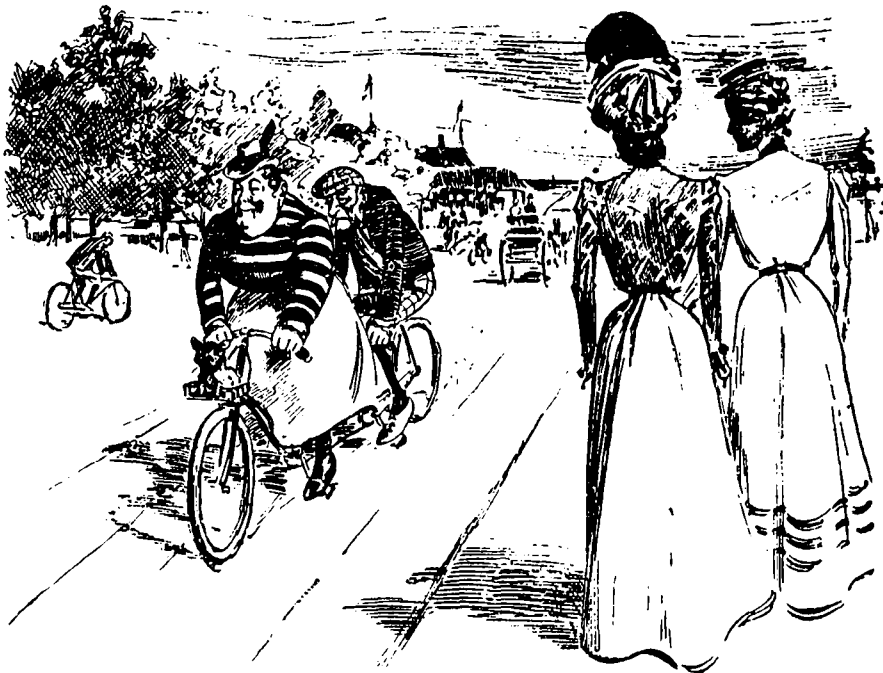
Maman. — Johnnie, est-ce vrai que tu enseignes au perroquet à jurer ?

Johnnie (six ans). — Non, maman. Je lui faisais répéter simplement les mots qu'il ne doit pas dire.

## QUESTION IMPORTUNE

Toto (au vieux monsieur qui a la tête chauve). — Dis donc, m'sieu, c'est-il vrai que tu peignes tes cheveux avec un rasoir ?

## UNE BONNE AME



Alice. — Cette femme mériterait d'être arrêtée, pour cruauté envers les animaux.

Eva. — Oh ! il n'y a aucun danger pour le chien.

Alice. — Non ; mais vois donc ce pauvre mari !

Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL